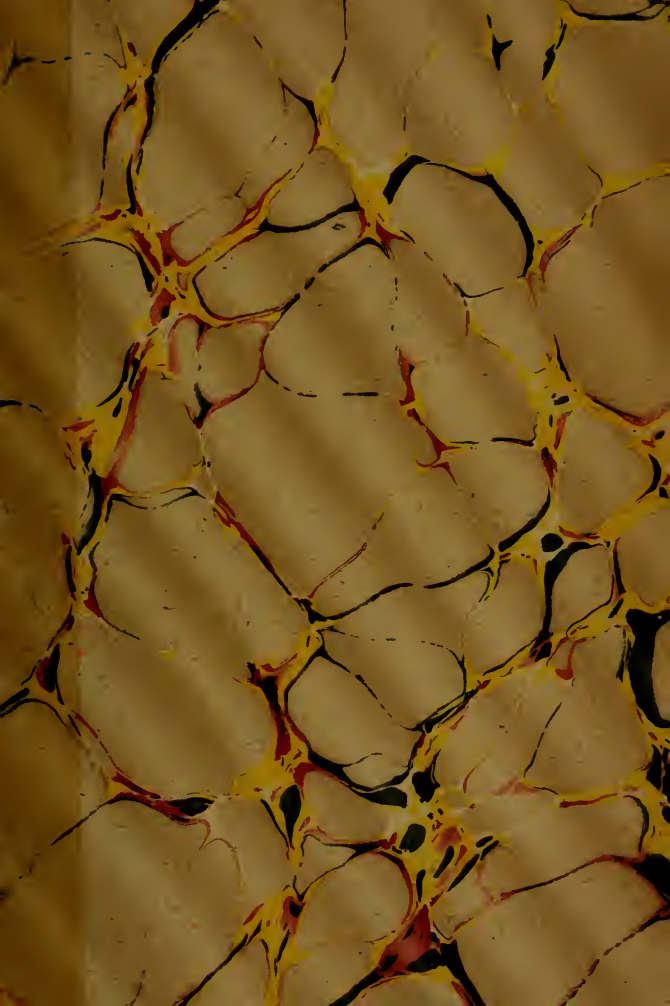
U d'/ of Ottawa
39003002402260
PQ
2388
.R413J4
1886



Original

LA

JEUNESSE BLANCHE

DU MÊME AUTEUR

Les Tristesses. Paris, Lemerre, 1879.

La Mer élégante. Paris, Lemerre, 1881.

L'Hiver mondain. Bruxelles, 1884.

PROCHAINEMENT

La Vie Morte. Roman.

Vers pour une Rousse.

IMPRIMERIE ÉMILE COLIN, A SAINT-GERMAIN.

GEORGES RODENBACH

LA JEUNESSE BLANCHE

Choses de l'enfance. — Premier amour.
Soirs de province. — Les jours mauvais.
Mélancolie de l'art.

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVI

1886
Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2388
.R413Q4
1884

Tandis que je rêve, les souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse me reviennent un à un, doux, calmes, riants, comme des îles de fleurs sur ce gouffre de pensées noires et confuses qui tourbillonnent dans mon cerveau.

VICTOR HUGO.

LA JEUNESSE BLANCHE

CHOSES DE L'ENFANCE

PREMIER AMOUR — SOIRS DE PROVINCE

LES JOURS MAUVAIS

MÉLANCOLIE DE L'ART

PROLOGUE

A Madame X.

A vous dont les cheveux de neige et de clarté
Encadrent doucement la figure indulgente,
— Ainsi dans les grands bois un vieux chêne s'argente
Des fils blancs de la Vierge à la fin de l'été,

A vous l'ancienne, à vous la bonne, à vous la seule
Pour qui j'ai de ma vie entr'ouvert les rideaux,
A vous dont l'âme est blanche autant que vos bandeaux
Et que j'aime à jamais comme on aime une aïeule,

A vous qui comprenez, sans l'avoir fait, le mal
Et la fatalité qui dort au fond des choses,
Et qui rêvez aussi devant les couchants roses
Où passent des sanglots dans le vent aromal,

A vous dont le pardon m'est acquis par avance
Pour le noir qui se mêle aux blancheurs d'autrefois,
Je veux vous raconter lentement, à mi-voix,
Tout le bonheur obscur de mon heureuse enfance.

Enfance ! éloignement d'où lui vient sa douceur !
Nuance où la couleur s'éternise en sourdine,
Religieux triptyque ombré d'une patine
Qui met sur les fonds d'or son vernis brunisseur.

Jeunesse ! Enfance ! attrait des choses disparues ;
Astres du ciel plus clairs dans l'étang bleu du cœur !
Chanson d'orgue criard dont toute la langueur
Expire en sons blessés dans le lointain des rues.

Je veux vous évoquer la ville aux pignons noirs,
Vieille ville flamande où les paroisses proches
Lorsque j'étais enfant, faisaient pleurer leurs cloches
Comme un adieu de ceux qui mouraient dans les soirs !

Je veux recomposer la maison paternelle
Avant l'absence, avant la mort, avant les deuils :
Les sœurs, jeunes encor, dormant dans les fauteuils
Et le jardin en fleurs et la vigne en tonnelle.

Je veux revivre une heure à l'ombre des grands murs,
Dans le collège ancien où nos âmes placides
S'ouvraient comme une église aux profondes absides
Avec des vitraux d'or pleins de visages purs.

Je veux vous reporter à ces calmes années :
Je suis resté le même après bien des douleurs ;
Le manteau de mon Ame a toutes ses couleurs
Mais mes yeux sont plus las que des roses fanées.

Car dans nos jours de haine et nos temps de combats
Je fus de ces souffrants que leur langueur isole
Sans qu'ils aient pu trouver la Femme qui console
Et vous remplit le cœur rien qu'à parler tout bas.

Je fus de ces songeurs douloureux et timides !
Ils ont tout dépensé, sans avoir rien reçu,
Mais leur mal glorieux personne ne l'a su :
Le mal des cœurs naïfs et des âmes candides.

Qu'importe ! ma souffrance est bonne ! Je les plains
Ceux qui n'ont plus l'orgueil d'être mélancoliques,
En gardant comme moi les dévotes reliques
Les reliques d'enfant dont mes tiroirs sont pleins.

Surtout qu'en toi, ma chère ancienne, je m'épanche
Dans un chuchotement de mon esprit au tien !
Viens donc ; allons-nous-en poursuivre l'entretien
Dans le jardin flétri de ma Jeunesse Blanche.

Dans ce jardin désert, dans ce jardin fermé,
Dans ce jardin fleuri de lis, piqué de cierges,
Où jadis s'avançaient d'incomparables vierges
Dont les lèvres soufflaient l'odeur du mois de mai.

Mais ce parc est en proie à l'insulte des ronces,
Et mes rêves anciens, dans les lointains glacés,
Tels que des marbres blancs, tendent leurs bras cassés
Et de leurs yeux éteints pleurent dans les quinconces.

Pauvre parc envahi par l'automne et le soir,
Qui souffre en évoquant son aurore abolie ;
Il est morne, il est vide et ma mélancolie
L'enferme tout entier comme un grillage noir !

CHOSES DE L'ENFANCE

A Ma Mère.

LA VILLE DU PASSÉ

Quand on va s'accouder au balcon de la vie
Pour contempler la fin pensive du printemps,
On se sent envahir par l'impossible envie
D'étreindre dans ses bras les horizons flottants.

Là-bas, comme une ville aux vitres allumées
Tout le Passé s'étend sous le grand ciel blafard
Et la tristesse bleue et lente des fumées
Ressemble à des ruisseaux coulant dans le brouillard.

Soleil de la Jeunesse aux blessures saignantes
Tu meurs ou tu t'endors aux bras noirs de la nuit !
Et dans le navrement de ces heures poignantes
Le vol effarouché des Rêves blancs s'enfuit.

La ville du Passé s'efface ainsi qu'un rêve
Sous la brume qui tremble en d'invisibles doigts,
Mais un faisceau confus de Souvenirs s'élève
Par delà le sommeil des pignons et des toits :

Campanilles ! clochers des choses de l'enfance,
Dômes de la jeunesse ou l'Idéal s'endort,
Beffrois, triomphateurs de la nuit qui s'avance
Avec les boucliers de leurs grands cadrans d'or,

Tourelles de granit dominant les rafales,
Toujours debout, chantant le Passé souverain,
Et déléguant vers nous leurs cloches triomphales
Qui traversent le ciel dans leurs robes d'airain !

LA MAISON PATERNELLE

Inoubliable est la demeure
Qui vit fleurir nos premiers jours !
Maison des Mères ! C'est toujours
La plus aimée et la meilleure.

Ici c'est le papier fleuri
Dont, les jours de fièvre moroses,
Nous comptions les guirlandes roses
D'un long regard endolori.

Là, vers Noël, à la nuit proche
Nous déposions nos fins souliers...
Combien de détails familiers
S'éveillent au bruit d'une cloche !

C'est là que la plus jeune sœur
Apprit à marcher en décembre ;
Le moindre coin de chaque chambre
A des souvenirs de douceur.

Rien n'a changé ; les glaces seules
Sont tristes d'avoir recueilli
Le visage un peu plus vieilli
Des mélancoliques aïeules.

Tout est pareillement rangé
Et, dans la lumière amortie,
S'éternise la sympathie
Du logis qu'on n'a pas changé :

Fauteuils des anciennes années
Où l'on nous couchait endormis,
Fauteuils démodés, vieux amis,
Avec leurs étoffes fanées,

Meubles familiarisés
Par une immuable attitude,
Mettant des charmes d'habitude
Dans les salons tranquillisés.

Jardin en fleur, vigne, tonnelle,
Empreinte vague de nos pieds
Sur les tapis et les sentiers,
O sainte Maison paternelle,

Qui donc pourrait vous oublier,
Logis où dort notre âme en cendre,
Surtout quand on a vu descendre
Des cercueils chers sur l'escalier !...

LE BERCEAU

Ma mère, elle a voulu garder, la sainte femme,
Mon massif berceau d'autrefois ;
Il rêve dans un coin aux jours d'épithalame
Où moi, l'enfant nouveau, j'avais une jeune âme
Et la mère une jeune voix.

Mais la voix s'est usée et plus jamais ne chante
Puisque les enfants sont grandis ;
Et moi, je m'use aussi dans la foule méchante
Et le berceau lui-même est en deuil, lui que hante
L'âme de ceux qui sont partis !

Car il sait comme nous que les pauvres sœurs frêles
Gisent mortes, dans leurs caveaux,
Lui qui les aimait tant et qui comptait sur elles
Pour voir, un soir d'été, comme des tourterelles,
Lui venir des enfants nouveaux.

Puisqu'il en est ainsi, quoique seul et morose,
Moi je t'honore, mon berceau !
Et le temps ressuscite où dans la chambre close
Tu dormais près du lit tel qu'une barque rose
Qu'on amarre auprès d'un vaisseau.

Et j'évoque en pleurant la musique éphémère
De celle qui venait s'asseoir
Et chanter en suivant le vol de sa chimère,
Si doucement que c'est par sa chanson de mère
Que j'appris à parler, le soir !

LES JARDINS

Les jardins de l'enfance aux roses oubliées
Ressuscitent parfois dans un vieux livre où dort
Les ailes repliées
Un grand papillon mort !

On songe avec tristesse aux aubes en allées
Où le papillon mort, grisé par les chaleurs,
Ouvrait dans les allées
Son éventail en fleurs.

On songe qu'en ces jours de floraison première
La Jeunesse, elle aussi, posait par les chemins
Ses ailes de poussière
Sur les pâles jasmins.

Et soudain on revit le prime temps des roses,
Le temps où l'on goûtait, dans le jardin rouvert,
La nouveauté des choses
Et l'imprévu du vert.

L'heureux temps d'enfantine et crédule démence
Où l'on croit, au printemps, quand les arbres sont blancs,
Que l'hiver recommence
Dans les rameaux tremblants.

Où la légende en fleur des semaines pascales
Cache dans les jardins des œufs mauves et bleus
Parmi les feuilles pâles
Et les gazons frileux,

Des œufs d'or qu'on croirait jetés là par les anges
Qui les auraient soustraits aux nids frêles bâtis
Par des vols de mésanges
Aux toits du Paradis.

Oh ! les jardins emplis de soleil et d'enfance
Quand les cloches de Rome, un matin clair d'avril,
S'évadent du silence
Et rentrent de l'exil !

LA PRIÈRE

J'évoque aussi parfois la grande chambre ancienne
Où nous allions prier pendant les soirs de mai ;
Comme pour la chaleur on ouvrait la persienne
L'âme des fleurs passait dans le vent embaumé.

Une madone blonde ornait la cheminée
Montrant des doigts son cœur traversé d'un couteau ;
Des chandeliers d'argent l'avaient illuminée
Et donnaient de la vie aux fleurs de son manteau.

Et la chambre perdait tout son aspect sévère
Tant les roses prenaient des teintes de pastel,
Tant les lys dormaient bien dans leurs globes de verre
Et tant ce reposoir avait des airs d'autel.

Nous arrivions ensemble, en marchant sur les pointes
De nos pieds, dans la chambre où la Vierge régnait ;
Et nous pleurions de voir que, malgré nos mains jointes.
Sous son manteau d'azur son cœur rouge saignait.

Et nous prenions plaisir à compter les bougies !
Et nos lèvres goûtaient le charme qu'il y a
A psalmodier haut, comme des élégies,
Les rythmiques versets des Ave Maria.

On eût dit que le ciel descendait dans la chambre
Avec son clair de lune et tous ses astres d'or !
Et les lits qui flottaient dans ces lumières d'ambre
Semblaient de grands bateaux sur un fleuve qui dort.

Et quand nous nous couchions, commençait le voyage,
Le voyage idéal vers le paradis bleu !
Des anges descendaient nous servir d'équipage
Et nous nous endormions dans des gestes d'adieu.

COMMUNIANTES

Dans l'aube adolescente aux frissons indécis
Où le soleil d'avril s'épand comme un glacis,
On les voit s'avancer, Communiantes pâles,
Cachant leurs bras frileux aux plis tièdes des châles ;
On les voit s'avancer, et leur voile tremblant
Devant leurs yeux de vierge a tout teinté de blanc.
Et celles de la rue et celles des carrosses
Vont riant au soleil dans des blancheurs de noces,
Et le blanc des souliers comme le blanc des bas
Semblent se fondre en neige à chacun de leurs pas !

La mousseline frêle au lointain s'évapore
En brouillards cheminant dans le bleu de l'aurore,
Et leurs robes de tulle aux plis multipliés
Évoquent des oiseaux dont les vols repliés
Les feraient doucement glisser sur une eau morte,
Ou des Vierges d'anciens monastères qu'on porte
Dans les processions, sur de grands piédestaux,
Avec un tremblement le long de leurs manteaux !

Et voici qu'elles vont, Communiantes pâles,
Vers les portails noircis des grandes cathédrales
Et vers les roses nefs des chapelles en fleur,
Où, pour réconforter leur jeûne et leur pâleur,
Par des blancheurs de ciel qui leur soient assorties
Jésus leur a dressé la table des Hosties !

Mais demain dans la rue on va déjà les voir
Passer dans leur costume uniformément noir
Sans qu'on les reconnaisse, et sans qu'aucun devine
Le frisson vaporeux qu'avait la mousseline
Sur leur corps vierge et pur, presque immatériel,
Tellement qu'on eût dit qu'elles venaient du ciel !
C'est fini pour toujours des robes défraîchies,
Des rêves de l'enfance et des branches fléchies

Sous le fardeau des fleurs toutes blanches d'avril.
Les âmes qu'exaltait un bonheur puéril
Et qui s'ouvraient dans l'aube au printemps des années
Verront tomber aussi leurs floraisons fanées
Comme les arbres noirs défleuris sans retour,
Car les grâces du blanc sont des grâces d'un jour!

CHARME DU PASSÉ

Le Passé, c'est un cher enseveli qu'on pleure,
Que nous aimons surtout, maintenant qu'il est mort,
Et qui nous fait songer, à travers un remord,
Au temps où nous vivions dans la même demeure.

Vers l'azur où s'en vont les âmes des oiseaux,
Vers l'azur a monté sa jeune âme immortelle !
Il est dans son cercueil de soie et de dentelle,
Dans son cercueil construit du bois de nos berceaux.

De même que les morts ont dans leurs bières closes
Les choses qu'ils aimaient, les pauvres trépassés,
Nous avons mis dedans tous nos joujoux cassés,

Puis nos robes d'enfant aux rubans bleus et roses
Qui faisaient autrefois la gaîté des miroirs,
— Et c'est depuis ce temps que nos habits sont noirs !

COLLÈGE ANCIEN

PARMI le rose éclat du Soir pacifié
A la douceur duquel nul songeur ne résiste,
Je le revois souvent, mon grand collège triste
Dans un éloignement qui l'a sanctifié.

Ces temps qu'on croit lointains et qui sont encor proches.
Par le ressouvenir du cœur — je les revis
Ces jours pleins de vitraux et pleins de crucifix,
Ces jours tout résonnants d'encensoirs et de cloches.

Mais ma mère étant loin, j'en avais grand souci !
Je me disais toujours . « Que fait-elle à cette heure ?
Elle est à me chercher partout dans la demeure....
Elle est seule, elle est triste... » Et j'étais triste aussi.

Chaque matin surtout dans mon alcôve blanche
Quand je me réveillais parmi ces étrangers
Et que j'apercevais tous mes habits rangés
Lamentablement noirs sur une étroite planche.

Je me rappelle encor les classes, les devoirs
Et l'immobilité longue sur les pupitres,
Tandis que les oiseaux cognaient gaîment aux vitres
Qui dans le clair soleil suspendaient des miroirs.

Et le remuement frais de nos lèvres vermeilles
Épelant à voix haute ou disant la leçon
Épandait un murmure autour de la maison
Comme autour d'une ruche un ronflement d'abeilles.

Il s'y mêlait parfois l'écho plaintif d'un air
Qu'un vieil orgue traînait aux portes du village,
Et la cour nous semblait triste comme une plage
Qui garde dans ses plis la douleur de la mer !

MATINS JOYEUX

Oh ! les anciens matins de bonheur infini,
De joie inexplicable ! oh ! les matins tout roses
Où l'on ouvrait son âme à des bonheurs sans causes
Comme à des oiseaux fous qui se trompent de nid.

Oh ! les matins pieux dans le mois de Marie !
On imaginait voir, au loin se prolongeant,
Des floraisons d'azur et des ruisseaux d'argent
Faisant de l'avenir une chose fleurie.

Parmi des encensoirs, des flambeaux, des gradins,
Souriait la Madone en de naïfs jardins,
Tandis que nous servions la messe en robe rouge.

Et nous rêvions alors du jour proche et joyeux
Où nous allions sentir le frôlement qui bouge
Des premiers lauriers verts dans nos jeunes cheveux !...

L'HORLOGE

Au centre d'un pignon, dans la cour taciturne,
Un cadran blasonnait la tristesse des murs
Et les Heures tombaient, à coups rythmés et sûrs,
Comme des gouttes d'eau qui tomberaient d'une urne,

Comme des gouttes d'eau, s'égrenant par instants
Sur un homme perdu dans une grotte obscure,
Pleurs du rocher qui font une humide piqûre
Et par une douleur marquent le cours du Temps.

Et toujours et toujours, au printemps, en automne,
A l'heure où tout s'éveille, à l'heure où tout se tait,
On entendait la voix du cadran qui chantait,
Inoubliablement plaintive et monotone.

Les sons tristes épars dans le silence noir
Semblaient répercutés au fond de cette cloche :
Appels de cors pleurant au loin sur une roche
Et bruits intermittents des forges dans le soir.

Et toujours et toujours, dans la calme demeure,
L'horloge diligente éparpillait son chant,
Et les aiguilles d'or se fuyant, se cherchant,
Semblaient s'ouvrir en croix sur le tombeau de l'Heure !

Impassible cadran où tout le long du jour
Dans son arène vide allaient tourner nos rêves,
Ce pendant que la cloche en quelques notes brèves
Parlait de l'heure enfuie aux échos de la cour !

PROMENADE

Combien mélancolique était la promenade
Trois par trois, en automne, aux fins d'après-midi,
Lorsque nous traversions un faubourg engourdi
Où sortait des maisons pauvres une odeur fade.

En longue file noire et morne, nous allions
Comme enrégimentés et nous parlant à peine
A travers la banlieue isolée et malsaine
Écoutant dans le soir mourir les carillons.

Nous subissions déjà le coudoiement hostile
Des compagnons méchants qui nous faisaient souffrir ;
Car ce sont les plus doux qu'on s'acharne à meurtrir,
Les plus inoffensifs des oiseaux qu'on mutile.

Nous marchions vers les champs comme des orphelins,
Sans jouer, sans pouvoir cueillir des fleurs aux berges ;
Quelques orgues pleuraient au loin dans des auberges
Et le ciel s'endeuillait aux ailes des moulins.

Parfois des paysans, au bord d'un pré qu'on fauche,
Tristes en nous voyant l'allure dans le vent
Des troupeaux résignés qu'un chien pousse en avant,
Nous tiraient leur bonnet avec un geste gauche.

Mais quand nous rentrions en ville, aux soirs tombants,
Si nous croisions le long des murs percés de grilles
Un long pensionnat de pâles jeunes filles
Portant des chapeaux ronds sans fleurs et sans rubans,

Et si l'une, aux yeux clairs, avec un fin corsage
Où des seins nouveau-nés suspendaient leurs fardeaux,
Avec des cheveux blonds long-tressés sur le dos,
Si l'une avait souri doucement au passage,

Le rêve était exquis ! et rentrés au dortoir,
— La mémoire des yeux nous aidant la pensée —
C'était quelque lointaine et vague fiancée,
Et nous nous endormions, l'ayant aimée un soir !

LITANIES

J'ENTENDS toujours les grands Sanctus de ma jeunesse
Qu'à Pâques ou Noël on chantait à la messe.

Je les entends en moi, comme des voix d'absents,
Et mon Ame se meurt du regret de l'encens.

Mon souvenir repeint les anciennes verrières
Et cherche à renouer l'écheveau des prières.

Sanctus ! Sanctus Deus ! et du haut du jubé
Le chant des soprani lentement est tombé.

Si tendre qu'on dirait des chansons de fontaines
Pleurant au clair de lune en des vasques lointaines.

Sanctus ! le chœur entier reprend sur le même air
Et l'orgue brusquement s'enfle comme la mer !

Sanctus ! Les violons sous l'archet qui les frôle
Ont les frissons d'un lac caressé par un saule,

Flots menus se suivant et mourant tour à tour
Qui tombent dans l'église et montent dans la tour.

Sanctus ! Sanctus Deus ! Bonheur que rien n'égale !
Toute l'âme a sombré dans cette eau musicale.

On prie, on pleure, on a la tête dans ses mains,
On sent fleurir en soi des désirs surhumains

De combattre pour Dieu, de mourir pour l'Eglise,
Sanctus ! tandis qu'au loin le chœur se tranquillise.

Et comme dans un rêve on cause avec Jésus
Pour qu'il daigne bénir les plans qu'on a conçus ;

On cause avec la Vierge, à genoux, à pleine âme,
Car on l'aime encor plus, elle — puisqu'elle est femme —

Et l'on voudrait mourir, tant c'est délicieux
D'avoir le tremblement des cierges dans les yeux !

PREMIERS BEAUX VERS

Où sont les jours d'hiver pleins de calme infini
Dans la salle d'étude, aux carreaux blancs de givre ;
Et les grands abat-jour sur les lampes de cuivre
Comme autour d'une lune un halo d'or bruni.

Quel éveil dans nos cœurs quand le soir, en sourdine,
Chuchotait sa tristesse aux fentes des châssis
Et que, sur les bancs noirs pensivement assis,
Nous lisions, tout songeurs, des vers de Lamartine.

Trouble des premiers vers douloureux ou charmants !
Trouble des premiers vers dont les musiques vagues
Vibraient avec un bruit pareil au bruit des vagues
Et semblaient correspondre à nos jeunes tourments !

Nous pleurions longuement Graziella trahie
Qui, n'ayant pu laisser tel qu'un tapis moelleux
Son amour sous les pas du poète oublieux,
Sans bague au doigt, fut mise en sa bière fleurie !

Mais tout là-bas, au bord des rivages houleux
Où priera l'avenir sur sa tombe odorante,
Nous autres, négligeant la morte de Sorrente,
Nous cherchions dans la mer l'infini des yeux bleus.

A travers l'idéal des grandes eaux dormantes,
A travers l'idéal des beaux vers consacrés,
Nous pouvions voir déjà, pendant ces soirs sacrés,
Appareiller vers nous nos futures amantes !

Tout nous parlait d'hymen, de baisers et d'aveux !
Et dans la barque d'or des strophes amoureuses
Les rimes accordaient leurs rames langoureuses
Pour amener vers nous la vierge de nos vœux !

La douceur de la mer méditerranéenne
Chantait dans les flots bleus des vers pleins de langueur
Qui venaient déferler sur la plage du cœur
Avec un bruit de robe et des frissons de traîne !

DÉPART

I

En quittant le collège, abri calme et dormant,
J'ai pleuré mon enfance et j'ai confusément
Senti qu'un peu de moi restait là, dans la pierre !

L'habitude est si douce au cœur, si familière !
Et j'avais dès longtemps pris celle de m'asseoir
Dans la salle d'étude, après les jeux, le soir,
D'écrire, de rêver, les mains contre les tempes.
Et de lire aux clartés amicales des lampes !

Au moment de partir, de quitter à jamais
Les peupliers connus du jardin que j'aimais,
Lui qui versa son ombre à mon adolescence,
J'ai senti que mes yeux souffriraient par l'absence !

Et j'ai tout revécu : les courses d'autrefois
Le long des grands chemins où bourdonnaient nos voix
Dans la vague rumeur des moissons remuées.
Nos regards enfantins qui suivaient les nuées
Roses comme nos cœurs et changeantes comme eux !
Puis nos retours hâtifs pendant l'hiver brumeux
Par les lointains faubourgs où la mélancolie
Des orgues se fondait dans celle de la pluie !
Et nos calmes sommeils fleuris de rêves blancs
Parmi les grands dortoirs où les rideaux tremblants
Avaient une envergure et des frissons de voiles !

II

Ces choses du passé sont comme ces étoiles
Dont le foyer d'or pâle est mort, mais dont on sent
Le rayon venir doux comme un rappel d'absent !

Et puis c'est en quittant la grande maison calme
Où l'Espoir dans les mains nous mettait une palme,
C'est à ce moment-là que nous avons compris
Qu'il faut laisser toujours le chemin qu'on a pris,
Et que la vie humaine est un vieux pays sombre
Où les marcheurs pensifs, en des routes sans nombre,
Se croisent dans des cris d'accueil et de départ !

Oh ! partir ! partir seul ! s'en aller quelque part
Sous des arbres nouveaux qu'il faudra longtemps suivre,
Et tout abandonner — recommencer à vivre !

PREMIER AMOUR

A Camille Lemonnier.

PREMIER AMOUR

PREMIER amour! Parfum de la nouvelle rose !
Sur le clavier du cœur premiers accords plaqués
Par une main de femme insaisissable et rose ;
Premiers souffles du vent sur la voile morose
Qui devine la mer dans le calme des quais.

Premières floraisons dans le verger de l'âme,
Premiers jets d'eau montant au milieu des jardins
Où des noces en blanc chantent l'épithalame ;
Premiers regards qu'on jette à l'horizon de flamme
Où les palais du rêve étagent leurs gradins.

Premier amour! Souffrance heureuse! Désirs vagues
De lui prendre les mains, plus douces que des fleurs,
A celle dont les yeux ont la couleur des vagues,
Et, feignant d'admirer le chaton de ses bagues,
De rafraîchir sa lèvre à ses doigts cajoleurs.

Délices, au milieu des fêtes et des danses,
De ressembler pour elle aux galants d'éventail ;
Puis, quand on reste seul, sous les ramures denses,
Charme de chuchoter de longues confidences
A la Lune qui rit comme au fond d'un vitrail.

C'est le moment de joie unique où l'on épie
Les yeux encor voilés d'une fausse rigueur,
Où, sans s'imaginer que tout bonheur s'expie,
On tire fil à fil, comme de la charpie,
L'aveu qui guérira la blessure du cœur.

Ce qu'on aime à vingt ans c'est la tiède atmosphère
Des premiers abandons sous un ciel vierge et bleu ;
Qu'importe la liqueur, ce qu'on veut c'est le verre ;
C'est le mal glorieux de monter au Calvaire
Car on a Véronique et l'on se sent un Dieu !

Ce qu'on aime surtout, c'est bien l'amour lui-même ;
On aime sans savoir ni pourquoi, ni comment ;
Mais on veut être ainsi, si c'est ainsi qu'on aime
Et l'on sent à jamais que c'est le bien suprême
Et que le plus suave est le commencement !

Qu'importe son visage ou son âme ! Qu'importe
Ce qu'elle a de frivole ou de spirituel !
Aimer c'est croire ! Aimer cela vous réconforte,
Et quel que soit l'autel où le hasard vous porte
C'est du ciel qu'il s'agit dans chaque rituel.

Qu'importe à ce moment quelle Madone on prie.
On est assez heureux de murmurer : Je crois !
Dans l'église d'amour résonnante et fleurie
Où, parmi l'encens pâle, une Vierge Marie
Vous sourit et vous tend ses bras comme une croix !

SES YEUX

Ses yeux où se blottit comme un rêve frileux,
Ses grands yeux ont séduit mon âme émerveillée.
D'un bleu d'ancien pastel, d'un bleu de fleur mouillée,
Ils semblent regarder de loin, ses grands yeux bleus.

Ils sont grands comme un ciel tourmenté que parsème
— Par les couchants d'automne et les tragiques soirs —
Tout un vol douloureux de longs nuages noirs ;
Grands comme un ciel, toujours mouvant, toujours le même!

Et cependant des yeux, j'en connais de plus beaux
Qui voudraient sur mes pas promener leurs flambeaux,
Mais leur éclat répugne à ma mélancolie.

Les uns ont la chaleur d'un ciel oriental
D'autres le mol azur des lointains d'Italie
Mais les siens me sont chers ainsi qu'un ciel natal.

MYSTICISME

A ses yeux purs je veux n'offrir
Que des choses douces et blanches ;
Résumant ce qui peut fleurir
De fleurs pascales sur les branches.

Je rêve tout ce qu'il y a
De plus délicat autour d'elle :
Des blancheurs de magnolia
Et des hymens de tourterelle.

Car son âme au parfum troublant,
Sa grande âme que je devine
Est aussi comme un bouquet blanc
Fleuri dans la serre divine.

Et pour ses chemins d'ici-bas
Un désir raffiné m'obsède
De pouvoir mettre sous ses pas
Une neige qui serait tiède.

A l'heure exquise des aveux
Et des lèvres appesanties,
Je veux pour la charmer, je veux
Des mots blancs comme des hosties.

Je veux des mots musiciens,
Pareils à ces versets mystiques
Que dans les tableaux anciens
Peignaient les vieux peintres gothiques ;

Avé pieux, textes divins,
Dont ils déroulaient les paroles
Hors des lèvres des séraphins
En ondulantes banderoles.

Des banderoles où leur voix
Traduit le chaste élan des âmes
Et murmure à la Vierge : Sois
Bénie entre toutes les femmes!

PROMENADE

Douceur d'aller le soir, lorsque les chaumes blonds
Flambent sur les toitures,
Et qu'au milieu des blés les perches de houblons
Ont des airs de mâtures.

Douceur d'aller ainsi voir les bateaux glissant
Sur le fleuve aux eaux lisses,
Et de laisser parler son amour commençant
Par les berges complices.

Car les talus piqués de bleus myosotis
Au pied de chaque saule,
Les talus sont parfois si petits, si petits,
Qu'en marchant on se frôle.

Quel trouble de sentir le frisson contre soi
Le frisson d'une robe
Et de voir un pied fin qui, comme avec émoi,
Se montre et se dérobe.

Oh! l'heure inoubliable où le long des chemins
Sans presque rien nous dire
Rien qu'à nous regarder, qu'à nous chercher les mains
Et rien qu'à nous sourire,

Nous avons tous les deux, sans aveu ni serment,
Subi la même envie
Et, dans le soir qui meurt, rêvé naïvement
Que c'était pour la vie!

L'EAU QUI PARLE

I

LES RIVIÈRES

Te rappelles-tu nos calmes rivières
Qui se répandaient, limpides et fières,
A travers les champs fleuris de houblons,
Dans le beau pays où les toits sont blonds.
Te rappelles-tu nos rivières lentes
Qui traînaient au loin leurs eaux indolentes,
Tristes de quitter un si doux climat.

A peine une barque avec un long mât
Troublait le sommeil des rivières calmes
Où les nénuphars allongeaient leurs palmes,
Les nénuphars blancs qui semblaient des lis.
Oh! les noms charmants : la Dendre et la Lys,
Qui, venant de voir quelques villes proches,
Conservaient encor un adieu de cloches,
Et dans la campagne apaisant leurs eaux
Chuchotaient tout bas aux jeunes roseaux
Qu'il est beau de voir, sous des ciels maussades,
Le gothique noir des vieilles façades!

II

LES RUISSEAUX

Tu connais aussi nos ruisseaux
Nos sources pures
Où le feuillage au bord des eaux
Met des guipures.

L'eau prend plaisir dans le gazon
A se répandre,
Et va chantant à l'horizon
La mère Flandre !

Petits ruisseaux arc-en-ciellés
Faisant des bulles,
Petits ruisseaux qui sont frôlés
De libellules.

Tous ces ruisseaux sont des flâneurs,
O mère Flandre !
Mais ce sont aussi des donneurs
De conseil tendre.

Zèle d'amour pris aux amants
Dans les kermesses,
Qui font devant eux leurs serments,
Et leurs promesses.

Petits ruisseaux, les confidents,
Chantant de joie
Quand on rafraîchit ses mains dans
L'eau qui tournoie.

Et, joyeux, donnant en cadeau
Pour les dimanches
Aux amoureux, des bagues d'eau
En perles blanches.

Leurs talus sont si rapprochés
Qu'entre les berges
Rien ne se mire : ni clochers,
Ni toits d'auberges,

Ni grands moulins transfigurant
Le paysage ;
Mais le cadre est juste assez grand
Pour un visage.

Et c'est tout leur bonheur qu'au fil
De l'eau charmée
Se reflète seul un profil
De femme aimée !

LITANIES D'AMOUR

Je lui disais souvent : vous êtes ma Madone
Et mon âme est un lis d'argent que je vous donne.

J'ai pleuré mes péchés comme font les pécheurs
Et je suis maintenant digne de vos blancheurs.

J'ai le ferme propos, le propos salutaire
De ne plus retomber en péché volontaire.

Je ne veux plus aimer d'autre vierge que vous
Et suis l'enfant de chœur qui vous sert à genoux.

Je suis l'enfant de chœur qui passe, qui s'incline
Sous votre souvenir vêtu de mousseline.

Quelquefois je vous donne, et cela m'est charmant,
Des noms de litanie avec recueillement.

Je voudrais bien encore appuyer sur les pointes
De vos souliers brodés, appuyer mes mains jointes.

Et j'enluminerai selon le rituel
Un poème d'amour qui vous soit un missel,

Un missel où, parmi de longues banderoles,
Des strophes tout en fleurs ouvriront leurs corolles,

Où vous verrez, sous l'or fluide des ciels fins,
Mes aveux prosternés comme des séraphins,

Où je vous vêtirai d'une robe de moire
Pour que le temps futur vous garde en sa mémoire,

Et qu'à vous voir si belle entre des rameaux verts
Sur le mystique autel qu'auront bâti mes vers

D'autres hommes plus tard, ô ma vierge ingénue,
Vous aiment comme moi, sans vous avoir connue.

NOCTURNE

DEVANT votre maison close dans du silence
Combien je suis allé souvent, par les beaux soirs,
Avec les gestes fous d'un amant qui balance
Ses songes dans le vent comme des encensoirs.

Je n'avais nul espoir de vous voir apparaître ;
Dans vos rideaux à fleurs je vous savais dormant ;
Mais je croyais sentir à travers la fenêtre
Quelque chose de vous m'arriver par moment

Les rangs d'arbres plissaient dans le brouillard des voiles
En processionnant à l'horizon qui fuit ;
Et le cortège blanc des divines étoiles
Écoutait le Silence et regardait la Nuit.

A peine entendait-on en de lointaines rues
Les pas lourds d'un veilleur ou l'aboiement d'un chien,
Et toutes ces rumeurs incessamment décrues
Évoquaient une eau morte où l'on ne voit plus rien.

Et je restais longtemps, debout, sous vos croisées,
Et mes yeux fatigués s'amusaient à saisir
Le caprice des fleurs de fonte entrecroisées
Aux dessins du balcon où montait mon désir.

Et me sachant tout près de vous dans la nuit calme,
J'imaginais qu'un peu de mon âme en émoi
Devait aller vers vous avec un bruit de palme
Et qu'en ce moment-là vous rêveriez de moi !

FIN DU RÊVE

Au beau de notre amour elle s'est en allée
Comme une noce en blanc au lointain d'une allée.

Au beau de notre amour on a fermé le parc
Où nous marchions à deux sous les rameaux en arc.

L'absence tout à coup a desséché la vasque
Où montait notre espoir tel qu'un jet d'eau fantasque

Elle s'en est allée au plus tendre moment
Comme un cortège part mélancoliquement.

Elle n'a pas marché, chaste et surnaturelle,
Sous les arcs triomphaux que je dressais pour elle,

Sous les arcs triomphaux de lierre et de jasmins
Que je dressais pour elle avec mes jeunes mains,

Que je dressais pour elle au seuil de ma jeunesse
Pour l'y voir s'avancer ainsi qu'une princesse,

Et pour l'y voir superbe, avec toute sa cour,
Recevoir les clés d'or de mon premier amour,

Et m'évoquer ainsi ces anciennes infantes
Qui venaient, au milieu des palmes triomphantes,

Dans leurs villes de Flandre, en agréer les clés
Que des pages rêveurs aux cheveux long-bouclés

Leur présentaient sur des coussins de velours rouge,
Ce pendant qu'au lointain, sous le soleil qui bouge,

Les chants du carillon, tombant du Beffroi fier,
S'effeuillaient dans le vent comme des fleurs de fer !

DÉPART

La gare du village avait des airs funèbres
Tassant son grand bloc d'ombre au milieu des ténèbres.

Au moment des adieux pleurait le vent du nord,
Et la gare, on eût dit une maison de mort.

Quelques rouges fanaux trouaient le crépuscule
Et ces fanaux semblaient remplis de sang qui brûle.

Et tout là-bas, parmi les lointains solennels,
Les rails disparaissaient dans l'ombre des tunnels.

La gare du village avait des airs hostiles
Et les rails allongeaient leur froideur de reptiles.

Tout le long de la voie aux feux phosphorescents
Les fils du télégraphe où parlent les absents,

Chuchotant à distance un rappel aux mémoires,
Alignaient dans la nuit leurs fils de harpes noires.

Et lorsque le convoi l'eut emportée au loin
Je suis resté longtemps, inerte, dans un coin,

Dans un coin où le vent attristait sa musique,
A me sentir au cœur un mal presque physique,

Un mal d'écrasement et d'atroce langueur
Comme si tout le train m'eût passé sur le cœur !

LUNE CONSOLANTE

SOUVENT pendant les soirs d'absence et d'abandon
J'ai contemplé la Lune au visage si bon ;
On eût dit dans le ciel une aïeule indulgente
Inclinant son beau front que la vieillesse argente,
Qui, dans la mort du jour et dans la mort du bruit,
En silence écoutait les plaintes de la Nuit !

Et voyant se pencher ce pâle et doux visage
Affectueusement sur le grand paysage
Je lui disais :

O toi, rendez-vous vaporeux,
Le rendez-vous des yeux séparés d'amoureux :
Ile du souvenir dans la mer des nuées
Où les âmes d'amants qui sont exténuées
Se rejoignent de loin dans le soir qui s'endort ;
Lune qui réunis comme une cage d'or
Les regards éloignés d'un couple qui se pleure
Et qui le fais en toi se retrouver une heure,
Toi, la blanche Immortelle, oh ! dis-moi donc combien
Ma vierge absente souffre à te regarder bien !
Dis-moi qu'elle est aussi, pleurante, à sa fenêtre ;
Dis-moi qu'elle m'appelle aussi ; fais-moi connaître
Tout ce que dans le ciel fait monter son émoi ;
Dis-moi qu'elle est encore à te parler de moi
En déroulant là-bas ses tresses parfumées.....

Mais la Lune a gardé ses lèvres d'or fermées.

REFRAIN TRISTE

L'Absence ni le temps ne sont rien quand on aime.

MUSSET.

L'ABSENCE ni le temps ! Et cependant c'était —
Nous le sentions déjà — c'était la fin du songe,
Mais sans nous avouer que le beau vers mentait
Nous nous laissions charmer par cet heureux mensonge.

L'absence, mort vivante ! oh ! la pire des morts !
Être mort l'un pour l'autre et vivre pour le monde !
La maison est en deuil mais sourit au dehors
Par les yeux des carreaux que le soleil inonde.

Le temps ! Le temps qui va toujours, jamais lassé !
Mais nous redresserions, vainqueur de toutes choses,
Notre amour survivant sur l'avenir glacé
Comme un lis immortel dans le décès des roses !

L'ABSENCE

L'ABSENCE a fait son œuvre et quand je l'ai revue
Elle m'a regardé sans douleur ni remord,
Et j'ai cru la sentir, cette calme statue,
S'asseoir sur le tombeau de mon bel amour mort.

Et quand, pour la reprendre à des ressouvenances.
J'ai voulu lui parler des bonheurs d'autrefois,
Son cœur fut comme un puits aux vagues résonances
Où bientôt se perdit le frisson de ma voix.

CHANTEUSE D'OUBLI

Oublier ! ce n'est pas sa faute ni la mienne !
Car l'amour n'est vraiment qu'une bohémienne
Arrêtée un matin devant notre maison
Avec, dans ses yeux clairs, tout le vaste horizon
Du ciel bleu reflété comme au fil d'une source.
La voyageuse va recommencer sa course,
Mais, dans un frôlement, ses longs doigts cajoleurs
Papillonnent autour de sa guitare en fleurs
Dont le manche courbé ressemble au cou des cygnes.

Elle a vagabondé sous bois et dans les vignes
Et nous chante un moment la chanson d'oublier.
Coquette, elle nous tend son rouge tablier
Et demande en passant notre cœur pour aumône.
Et nous, hallucinés par ses yeux d'anémone
Et son costume clair enrichi de festons,
Nous ouvrons la fenêtre et nous le lui jetons.
Mais voici qu'aussitôt la belle se dérobe,
Emportant notre cœur dans les plis de sa robe
Pour s'en aller plus loin chanter et mendier
Sous le soleil du soir qui va s'incendier !

DOUCEUR DU SOUVENIR

SOUVENIR ! ô douceur d'un amour qui s'achève !
Souvenir ! ô douceur d'un songe qui n'est plus !
Rappel triste, en marchant, d'anciens vers qu'on a lus ;
Écume de la mer dont s'argente la grève.

L'église a disparu, mais la cloche on l'entend !
Souvenir ! ô douceur de la convalescence !
Charme de la sourdine et de la réticence
Qui font paraître au loin le rythme plus chantant.

L'amour fini ressemble à la mélancolie
Du soir ; au pied du mont, quand la flore est cueillie,
Il ne faut pas plus loin fatiguer ses genoux,

Ni trop s'époumonner à monter jusqu'au faîte,
Car, après tout, l'amour qui mit notre âme en fête
S'il eût été plus long, aurait été moins doux !

CHOSES FATALES

L'ai-je vraiment aimée ou n'est-ce qu'un léger
Caprice qui m'a fait un moment fleurir l'âme ?
Ainsi dans les jardins, sous le soleil en flamme,
Les floraisons d'avril que le vent fait neiger.

Est-ce elle que j'aimais ou l'amour ? que m'importe !
Si j'ai senti mon cœur pavoisé d'un drapeau,
Si j'ai pendant un jour trouvé le ciel plus beau
Et joui des chansons qu'on chantait à ma porte !

L'Ame est un palais noir où l'on va tâtonnant ;
Où, sans rien pénétrer, on s'ignore soi-même ;
Est-ce qu'on sait qu'on croit ? Est-ce qu'on sait qu'on aime ?

Sur le plateau sans fleurs où je suis maintenant
Je songe en revoyant la montagne gravie :
Est-ce qu'on vit son rêve ou rêve-t-on sa vie ?

SOIRS DE PROVINCE

A Émile Van Mons.

SEUL

Vivre comme en exil, vivre sans voir personne
Dans l'immense abandon d'une ville qui meurt,
Où jamais on n'entend que la vague rumeur
D'un orgue qui sanglote ou du Beffroi qui sonne.

Se sentir éloigné des âmes, des cerveaux :
Et de tout ce qui porte au front un diadème ;
Et, sans rien éclairer, se consumer soi-même
Tel qu'une lampe vaine au fond de noirs caveaux.

Être comme un vaisseau qui rêvait d'un voyage
Triomphal et joyeux vers le rouge équateur
Et qui se heurte à des banquises de froideur
Et se sent naufrager sans laisser un sillage.

Oh ! vivre ainsi ! tout seul, tous seul! voir se flétrir
La blanche floraison de son Ame divine,
Dans le dédain de tous et sans qu'aucun devine,
Et seul, seul, toujours seul, se regarder mourir !

LES ORGUES

Quand le soir descendait, le soir attendrissant,
Des amants chuchoteurs allaient le long des berges ;
Des bruits d'orgues venaient des lointaines auberges
Et la Lune attristait comme un portrait d'absent.

Or, ces orgues pleurant parmi les vapeurs bleues
Du brouillard qui semblait l'haleine de la nuit,
Ces orgues dont l'espace alanguissait le bruit,
C'était la voix dolente et l'âme des banlieues.

L'âme des quartiers morts et des pauvres enclos,
L'âme éparse du peuple au fond des terrains vagues,
Du peuple tristement joyeux, pareil aux vagues
Dont l'écume chantante est pleine de sanglots.

L'âme des vagabonds, des forains sans asile
Et des vieux chiens perdus par les chemins lépreux,
Où des flaques d'eau morte ont un air douloureux
Comme des yeux crevés d'où le soleil s'exile !

Oh ! ces orgues, le soir, par les lointains faubourgs,
Rythmes plaintifs cognant les vitres des lanternes,
Et venant consoler, près des mornes casernes,
L'âme des déserteurs pleurant dans les tambours

BÉGUINAGE FLAMAND

Au loin, le Béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur le mur des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderoles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtres des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle Crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs !
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant !
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles
Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant, quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges;
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un jardin de Vierges!

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été. répète encor les Ave de l'église.

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles!

VIEUX QUAIS

Il est une heure exquise, à l'approche des soirs.
Quand le ciel est empli de processions roses
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses
Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,
Un charme se révèle aux yeux las du songeur :
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,
Bandes d'Amours captifs dans le deuil des cartouches,
Femmes dont la poussière a défleuri les bouches,
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirci des pignons se décalque
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau,
Et la lune se lève au milieu d'un halo
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh ! les vieux quais dormants dans le soir solennel,
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière,
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh ! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume
Les lanternes, canaux regardés des amants
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments
En entendant gémir des cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus !

Et l'on devine au loin le musicien sombre,
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

LA PLUIE

Oh ! la pluie ! oh ! la pluie ! oh ! les lentes traînées
De fils d'eau qu'on dévide aux fuseaux noirs du Temps
Et qui semblent mouillés aux larmes des années,
Oh ! la pluie ! oh ! l'automne et les soirs attristants !
Oh ! la pluie ! oh ! la pluie ! oh ! les lentes traînées !

Qui dira la douleur sombre du firmament,
Route de cimetière avec d'horribles voiles
Où les nuages vont élégiaquement
Corbillards cahotant des cadavres d'étoiles,
Qui dira la douleur sombre du firmament ?

Dans le deuil, dans le noir et le vide des rues
La pluie, elle s'égoutte à travers nos remords
Comme les pleurs muets des choses disparues.
Comme les pleurs tombant de l'œil fermé des morts
Dans le deuil, dans le noir et le vide des rues!

La pluie est un filet pour nos rêves anciens!
Et, dans ses mailles d'eau qui leur font prisonnières
Les ailes, ces divins oiseaux musiciens
Meurent très longuement d'un regret de lumières.
La pluie est un filet pour nos rêves anciens.

Comme un drapeau mouillé qui pend contre sa hampe
Notre âme, quand la pluie éveille ses douleurs,
Quand la pluie, en hiver, la pénètre et la trempe,
Notre âme, elle n'est plus qu'un haillon sans couleurs
Comme un drapeau mouillé qui pend contre sa hampe!

DIMANCHES

MORNE l'après-midi des dimanches, l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province,
Où quelque girouette inconsolable grince
Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer !

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse !
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :
Prêtres, femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux, contemplant le vide et le silence,
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les châssis voilés.

Et par l'écartement des rideaux des fenêtres
Dans les salons des grands hôtels patriciens
On peut voir, sur des fonds de gobelins anciens,
Dans de vieux cadres d'or, les portraits des ancêtres,

En fraise de dentelle, en pourpoint de velours,
Avec leur blason peint dans un coin de la toile,
Qui regardent au loin s'allumer une étoile
Et la ville dormir dans des silences lourds.

Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes :
Le moyen âge mort se réfugie en eux !
C'est ainsi que, le soir, le soleil lumineux
Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.

O lanternes, gardant le souvenir du feu
Le souvenir de la lumière disparue,
Si tristes dans le vide et le deuil de la rue
Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu.

Et voici que soudain les cloches agitées
Ébranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil,
Descendent lentement comme des pelletées !

BROUILLARD

Mon Ame, je voudrais te faire souvenir
Du beau soir vaporeux, du soir de l'autre année,
Du soir dont nous aimions la verdure fanée
Avec l'amour qu'on a pour ce qui va finir.

Rappelle-toi l'étang du parc avec son île
Formant comme un navire à l'ancre, enguirlandé
De feuillage, où le clair de lune avait brodé
Toute une floraison diaphane et mobile.

Rappelle-toi ce clair de lune si troublant!
On eût dit dans le ciel un visage d'aïeule
Qui te disait d'aimer, de ne pas vivre seule
Et qui te souriait de son sourire blanc.

O soir d'automne! ô nuit d'amour! heure divine!
Au parc seigneurial, l'évanouissement
Des arbres s'achevait mélancoliquement
Dans le brouillard subtil comme une cendre fine.

Paysage alangui! Sentimental décor!
Dont le vague évoquait ta Féerie, ô Shakespeare!
Et le Robin des Bois de Weber où soupire
Toute une douleur d'âme en des appels de cor!

Dans l'air s'éparpillait l'humide éclaboussure
D'un jet d'eau qui laissait, sous le grand ciel blafard,
S'égoutter son sang pâle à travers le brouillard
Comme si l'ombre blanche avait une blessure.

On ne sait quel encens d'occultes encensoirs
Traînait sous le feuillage une vapeur bleuâtre,
Et l'on eût dit qu'au loin des escaliers d'albâtre
Entraînaient un cortège à de blancs reposoirs.

Les chemins s'emplissaient de vagues mousselines,
Les arbres n'étaient plus qu'un rêve aérien ;
On voyait tout se fondre, on n'entendait plus rien
Que des bruits de musique arrivant des collines,

De musique très lente et d'un rythme affligeant,
Comme si l'on chantait des absoutes de vierges
Où tout, le catafalque et la cire des cierges,
Serait d'un blanc de neige avec des pleurs d'argent.

Et cette impression funèbre était si forte
Dans le vent automnal et dans l'air indistinct
Qu'à voir la Lune pâle et son regard éteint
O mon Ame, j'ai cru que la Lune était morte !

DANS LES BANLIEUES

Pas d'amour! cruelle ironie!
Car là-bas les jeunes amants
S'en vont dans la rose agonie
Du jour, échangeant des serments!

Ils reviennent de la campagne
Avec des touffes de lilas
Dont le parfum les accompagne;
Ils vont d'un air heureux et las.

Devant l'eau jaunâtre et malade
Ils s'accoudent aux garde-fous
Pour suivre la verte enfilade
Des vieux saules dans les remous.

Pensifs de la joie en allée,
Ils se pressent les mains plus fort,
Songeant que la plus douce allée
Les achemine vers la Mort !

II

Pas d'amour, malgré ma jeunesse !
Sans qu'aucune avec sa douceur
Vienne atténuer ma tristesse
Et mon idéal obsesseur.

Seul s'en aller, faisant des lieues
A pas douloureux, à pas lents,
Pour entendre dans les banlieues
Chanter des chanteurs ambulants.

Universitas

Seul écouter, sous les lanternes
Dont les faubourgs sont étoilés,
Pleurer les tambours des casernes
Que des crêpes d'ombre ont voilés.

Seul regarder le crépuscule
Où monte le geste agrandi
D'un vieux moulin qui gesticule
Dans cette fin d'après-midi!

III

J'ai la nostalgique pensée,
Jugeant tout amour décevant,
Que mon unique fiancée
Est décédée encore enfant.

Qu'elle est morte dans sa chambrette,
Qu'elle est morte au temps des rosiers,
Et que depuis je la regrette
Au fond des soirs extasiés.

Parmi de mornes paysages
Dans les faubourgs de la cité,
Je cherche sur tous les visages
Son fin profil ressuscité.

Et quand je reviens vers la ville
Où tombe le soir émouvant,
Et que le croissant d'or s'effile,
Je crois l'y voir pâle et rêvant.

Dans la gondole de la Lune
Elle vogue en costume clair,
Tandis que je meurs de rancune
En bas, comme au fond d'une mer!

LES CLOCHES

Je songe à d'anciens soirs, lorsque le vent du nord
Sonnait du haut des tours tel qu'un veilleur qui corne,
Et couvrait de brouillard le soleil jaune et morne
Comme d'un blanc suaire un visage de mort.

L'air était glacial ; on sentait les approches
De l'automne où s'en vont les feuilles dans le vent ;
Et, pareille aux clameurs d'oiseaux se poursuivant,
On entendait passer la voix d'airain des cloches.

L'une disait : « Tes sœurs, voilà déjà quinze ans,
Sont mortes; leurs tombeaux n'ont plus de roses neuves. »
Une autre gémissait : « Priez pour quatre veuves;
Hier quatre marins sont morts sur les brisants! »

Une autre encor disait : « On vient d'abattre l'arbre
Dont le bois doit servir à faire ton cercueil. »
Puis une autre : « Vivants, pourquoi tout cet orgueil?
La chair est une argile et les cœurs sont du marbre. »

Une cloche pleurait dans l'air endolori :
« Il aimait une femme aussi fausse qu'impure ;
Mais elle avait grand air dans son col de guipure.
Un soir, il se tua pour elle. Elle en a ri!... »

Une petite cloche au travers de la brume
Chantait : « Les enfants morts sont bien heureux; et j'ai
Le soupçon qu'au printemps, quand ils ont voyagé,
Leurs âmes ont l'odeur dont le vent se parfume. »

D'autres disaient encor : « Oh! les cœurs transpercés
Les âmes se cherchant en fuites éternelles!... »
Et ces rumeurs, comme un appel de sentinelles,
Montaient lugubrement des clochers dispersés!

Les derniers carillons dans le vent froid qui passe
Faisaient un bruit de clés énormes, comme si
Un noir geôlier marchait au fond du ciel transi
Pour s'en aller fermer les portes de l'Espace !

PROCESSIONS

Blanches processions, si blanches, si gothiques,
Dans ma Flandre natale, au temps des Fêtes-Dieu !
Blanches comme on en voit, sous un ciel calme et bleu,
Emplir de leur lenteur les lointains des triptyques. —

Si lentes, dans le bruit des cloches s'animant,
Le bruit des carillons et des cloches bénies
Qui semblaient tout au loin répondre aux litanies
Et mener le cortège au fond du firmament.

Si lentes à marcher sur les herbes coupées
Qui revivaient un peu sous le vent approchant
Des cantiques latins dont le grave plain-chant
Mélancolisait l'air avec ses mélopées.

Si lentes ! on voyait dans les beaux soirs tombants
Des étendards brodés de roses symboliques,
Et les châsses d'argent où dorment des reliques
Et des agneaux pascals pavoisés de rubans.

Puis s'avançaient, parmi le frisson des bannières,
Tous les enfants de chœur, dans leur rouge attirail,
Aux cheveux de missel, aux robes de vitrail,
Comme dans un parfum d'indulgences plénières.

Des Madones, le cœur traversé de couteaux,
Avec leurs manteaux bleus, aux yeux de pierreries,
Émergaient au milieu des longues théories
Et souriaient debout, sur leurs grands piédestaux.

Des groupes recueillis de pâles orphelines
Tristes, portaient des lis comme les âmes d'or
De leurs parents défunts qui reviendraient encor
Pour frémir dans leurs mains dévotes et câlines.

Là, l'Église Souffrante en voiles violets !
Puis les martyrs chrétiens portant de grandes palmes
Avec les bienheureux du Paradis si calmes
Qui glissent sous leurs doigts les grains des chapelets !

L'Église Triomphante est soudain apparue
En rose, tout en rose, en tulle rose et clair,
Couleur de renouveau fleuri, couleur de chair,
Comme un lever d'aurore incendiant la rue.

Puis voici les abbés en dalmatiques d'or,
Les chanoines songeurs dans leurs camails d'hermine,
Tout un cortège grave et lent qui s'achemine
Dans le silence doux du beau jour qui s'endort.

Et tout là-bas, parmi les bleuâtres traînées
Du liturgique encens qui parfumait le soir,
Devant le baldaquin où luisait l'ostensoir,
Les encensoirs volaient, mouettes enchaînées !

Et l'évêque, debout sur le peuple chrétien,
Crosse en main, mitre en tête, élargissait ses gestes,
Comme un semeur jetant, pour les moissons célestes,
Les graines du Seigneur dont il était gardien.

Les musiques, les bruits de clochettes, les Vierges,
S'éloignaient lentement aux feux des chandeliers
Comme si tout au loin de vagues escaliers
Les eussent entraînés par des rampes de cierges.

Et, dans l'éloignement, des lambeaux d'oraisons
Revenaient émouvoir les foules obsédées,
Et des adieux d'encens ou de fleurs décédées
Se traînaient dans le vent avec de bleus frissons !

II

Ainsi mon Ame ! Ainsi mon Enfance perdue !
Mes amours, mes désirs avaient leurs reposoirs,
Leurs convois blancs marchant dans un bruit d'encensoirs
Et leur dais d'argent neuf pour la Vierge attendue.

Mais la procession n'a chanté qu'un moment
Et mon Ame n'a plus dans le noir de ses rues
Qu'une foule grouillante et d'absurdes cohues
De Rêves qui s'en vont mélancoliquement !

L'EAU QUI PARLE

Dites, avez-vous remarqué,
Vous les amants du Soir moroses,
Quand vous allez, le long d'un quai,
Pleurant l'exil des soleils roses,

Quand vous allez par les temps gris,
Vous les songeurs, les taciturnes,
Ouvrir un peu vos yeux aigris
A des paysages nocturnes,

Quand, accoudés aux parapets,
La brise, si peu qu'on la sente,
Vous rend du rêve et de la paix
Par sa douceur rafraîchissante,

Avez-vous vu, quand sur les ponts
Debout dans leur orgueil de pierre,
Vous entendez à petits bonds
Chevaucher l'eau de la rivière,

Dites, avez-vous remarqué
Combien l'eau se plaint et frissonne
Et demande aux parois du quai
Pourquoi le granit l'emprisonne.

C'est vrai qu'avec des soins pieux
La nuit, comme au cou d'une amante,
Met ses bijoux silencieux
Sur cette eau qu'un regret tourmente,

Les beaux bijoux des astres d'or,
Mais ce luxe du ciel, qu'importe !
Et la rivière pleure encor
Parce qu'un sort fatal l'emporte,

Et qu'elle fuit à tout moment,
Contrainte et brisée en des marches
Promptes inexorablement,
Malgré l'effort des grandes arches !

Et toute seule dans son lit
L'eau semble amoureuse et s'étire
Sous la lune qui l'appâlit,
Et, comme une femme, elle attire.

Mais elle veut de fiers amants !
Elle a des paroles mouillées
Et chuchote, avec des serments,
Qu'ils s'en iront sous les feuillées.

Qu'ils s'en iront au bon soleil
Chercher au fond de la campagne
Un pacifique, un long sommeil
Qu'un rêve de fleurs accompagne !...

Et parfois des poètes doux
Que la voix de l'eau triste appelle,
Escaladent les garde-fous
Pour aller dormir avec elle.

Puisque personne n'a compris
Combien leur Ame est grande et fière,
Ils offriront leurs yeux flétris
Aux baisers froids de la Rivière !

LES JOURS MAUVAIS.

A Emile Verhaeren.

LA MORT DE LA JEUNESSE

CHACUN voit arriver des jours de deuil profond
Où sa Jeunesse blanche est à jamais finie
Et chuchote en pleurant des adieux d'agonie
Avec le geste doux des aimés qui s'en vont.

Des fermoirs d'éternel silence ont clos sa bouche,
Mais tandis qu'on l'a mise en terre, tristement,
Dans la maison de l'Ame — après l'enterrement —
Comme on se trouve seul, douloureux et farouche.

On sent qu'on a perdu tout le meilleur de soi !
C'est elle, la Jeunesse aux yeux noyés d'extases,
Qui mettait des bouquets de lis dans tous les vases.

Voici les Passions qui vont faire la loi,
Servantes à la voix impérieuse et forte
Qui grognent en usant les robes de la morte !

LES SOLITAIRES

Quand j'entends un amant trahi qui se lamente,
Qui maudit le printemps pour un arbre sans nid,
Qui trouve l'amour faux puisque fausse est l'amante
Comme un soleil qu'on voit par un vitrail terni,

Quand il s'enferme seul, les longs soirs de novembre,
Brûlant tout : des cheveux, des lettres, des sachets,
Et que des rais de pluie aux vitres de sa chambre
Viennent appesantir leurs douloureux archets,

Quand, sur la trahison, la tendresse l'emporte
Et que, pour oublier ce soudain abandon,
Il s'en va dans la nuit rôder devant sa porte
Pour envoyer vers elle un essai de pardon,

Alors je songe à ceux, — les plus las, les plus tristes ! —
Qui n'ont jamais connu la douceur d'être amant ;
Les mendiants d'amour, les mornes guitaristes
Qui sur le pont du Rêve ont chanté vainement.

Ils ont été, pleurant, par les quartiers infâmes
Où claquaient aux châssis des linges suspendus,
Ils ont été rôdant et fixant sur les femmes
Des regards suppliants comme les chiens perdus.

Parfois dans une rue assoupie et déserte
Rêvant des amours blancs, des échanges d'anneau,
Ils regardaient longtemps une fenêtre ouverte
'où tombait dans la rue un chant de piano.

D'autres fois ils allaient aux saisons pluviales
Attendre, sous la flamme et l'or des magasins,
Le groupe turbulent des ouvrières pâles
Dont la bouche bleuie a le ton des raisins.

Pauvres cœurs méconnus, dédaignés par les vierges !
Où seule maintenant la bande des Désirs
S'installe pour un soir comme dans des auberges
Et salit les murs blancs à ses mornes plaisirs.

Oh ! ceux-là je les plains, ces veufs d'épouses mortes
Qu'ils aimèrent en rêve et dont ils n'ont rien eu,
Mais qu'ils croient tous les jours voir surgir à leurs portes,
Et dont partout les suit le visage inconnu.

Oh ! ceux-là je les plains, ces amants sans amante
Qui cherchent dans le vent des baisers parfumés,
Qui cherchent de l'oubli dans la nuit endormante
Et meurent du regret de n'être pas aimés !

« Mes bras veulent s'ouvrir — « Non ! Étreins les nuées ! —
— « Je suis seul ! c'est l'hiver ! et je voudrais dormir
Sur les coussins de chair des gorges remuées ! »
— Ton âme n'aura pas ce divin souvenir.

Le Solitaire part à travers la bourrasque ;
Il regarde la lune et lui demande accueil,
Mais la lune lui rit avec ses yeux de masque
Et les astres luisants sont des clous de cercueil.

Alors il intercède : « O vous les jeunes filles
Venez donc ! aimez-moi ! mes rêves vous feront
Des guirlandes de fleurs autant que les quadrilles... »
Elles répondent : non ! et lui part sous l'affront.

« Vous, mes sœurs, ô pitié ! vous les veuves lointaines,
Qui souffrez dans le deuil et dans l'isolement !
Mes larmes remettront de l'eau dans vos fontaines,
Et votre parc fermé fleurira brusquement... »

Non encor ! — « Vous du moins les grandes courtisanes
Portant dans vos cœurs froids l'infini du péché,
Mes voluptés vers vous s'en vont en caravanes
Pour tarir votre vice ainsi qu'un puits caché... »

Mais leur appel se perd dans la neige et la pluie !
Et rien n'a consolé de leur tourment amer
Ces martyrs d'idéal que leur grande âme ennuie
Et qui vivront plaintifs et seuls — comme la mer !

RENDEZ-VOUS TRISTES

Oh ! l'insipidité des rendez-vous maussades
Qu'on se donne, en hiver, dans un faubourg lointain,
Aux fins d'après-midi, lorsqu'entre les façades
De rares coins de ciel sont couleur de l'étain.

La femme qu'on attend dans la boue et la pluie
On sent bien que pour elle on n'a guère d'amour
Et qu'elle est tout au plus dans l'âme qui s'ennuie
La lampe qu'on allume après la mort du jour !

Le soir triste descend, tandis que les gouttières
Sanglotent, et tandis que de grands corbillards
Élégiaquement, vers les blancs cimetières,
Leurs lanternes en feu, s'en vont dans les brouillards.

On tombe tout à coup à des mélancolies
Si mornes, qu'on voudrait s'en retourner chez soi
Ou bien dans une église où l'on chante complies
Entrer et raccrocher des lambeaux de sa Foi !

Et voici qu'on allume au loin les réverbères
— Non ! on ne l'aime pas, celle qui doit venir ! —
Et voici que là-bas les vices impubères
S'accouplent dans le noir que le gaz va jaunir.

On voudrait s'enfuir vite et rentrer dans sa chambre,
Avec des haut-le-corps, quand on songe au roulis
Des fiacres cahotant, dans le froid de novembre,
Des amours de hasard sous leurs rideaux salis !

Oh ! les baisers furtifs dans l'ombre des impasses !
Tout le passé revient : les mobiliers d'hôtel,
Les noms prostitués égratignant les glaces,
Et l'on songe en pleurant que le cœur devient tel,

Plein de charbons éteints, de tentures fanées,
Et qu'aux heures de spleen, quand nous y retournons,
Nous en trouvons aussi les chambres profanées
Et le miroir d'amour tout balafré de noms !

ANALYSE

HÉLAS ! c'est bien fini les anciennes candeurs
Candeur d'aimer, candeur de croire,
Et candeur d'espérer en son âme d'ivoire
Immortaliser les odeurs

C'est bien fini l'orgueil de dominer les foules
Comme une église, le clocher !
Et d'être un grand Poète ardent pour chevaucher
Le vent, les nuages, les houles !

C'est bien fini l'espoir d'un long amour, pareil
A la marche en fleur d'une allée
Qui pèlerine au loin et qui s'en est allée
Jusqu'au seuil rouge du soleil.

Fini ! c'est bien fini, ma simple Ame fervente
Ma belle Ame du temps défunt,
Qui savait aspirer la douceur d'un parfum
Sans avoir peur qu'il ne s'évente.

Qui se penchait, ravie et libre de remords,
Sur un plant de roses voisines
Sans se dire que leurs invisibles racines
Percent la terre où sont les morts.

On s'éprend désormais d'étranges nostalgies :
Haïr le noir, tacher l'azur,
Car tandis qu'on s'excite à séduire un cœur pur
On est chaste dans les orgies.

Oh ! l'âme inconséquente et les nerfs détraqués !
Marins rêvant de longs voyages
Et qui sitôt en mer, parmi les blancs sillages,
Ont le rappel des anciens quais.

On croit ne plus souffrir que sa Foi soit éteinte,
Encensoir qui n'a plus de feu,
Mais on sent tout à coup le grand regret d'un Dieu
Quand une cloche, le soir, tinte !

L'AME DES BONS

L'ame des bons, fragile et douce étrangement,
Ne veut pas croire à des trahisons incessantes
Et qu'il faille toujours douter des voix absentes
Et voir sur toute lèvre un silence qui ment.

Les bons, ceux qui n'ont pas la science de vivre !
Pauvres âmes, en qui le moindre mot aimant
Résonne en frissons d'or et tinte longuement
Ainsi qu'une humble aumône au fond d'un tronc de cuivre.

Les bons, ceux qu'un navire en allé, tout là-bas,
Au bout de l'océan, le soir, mélancolise ;
Les bons qui, sans croyance, entrent dans une église
Et rient aux amoureux qu'ils ne connaissent pas.

Les bons que n'ont frôlés ni l'orgueil, ni l'envie,
Qui conservent tout blanc leur manteau baptismal,
Et, sans en être atteints, vont marchant dans le mal
Et racontant au ciel leur ennui de la vie.

Les bons dont l'énergie, hésitante à vouloir,
Cache son arme vaine aux yeux qui les regardent,
Car c'est un poignard d'or damasquiné — qu'ils gardent
Dans un mélancolique étui de velours noir.

Les bons tout en douceur, les bons tout en faiblesse,
Un peu femmes, un peu enfants, ne voulant pas
Diminuer leur rêve en d'infimes combats,
Sachant que le silence est la seule noblesse.

Les bons dont la grande âme est comme un puits profond :
Des passantes d'un jour, avant que l'eau ne gèle,
Viennent l'une après l'autre au bord de la margelle
Y voir leur beau visage étinceler au fond.

Mais des hommes cruels jalousant les lumières
Du ciel qui s'y reflète avec tout son azur,
Arrivent lâchement lancer d'un geste sûr
Dans ces cœurs — des mots froids et durs comme des pierres !

NOSTALGIE DE JEUNESSE BLANCHE

Douleur de voir une par une
Les fleurs de sa jeunesse en fuite dans le vent,
Et de les voir tomber sur le gazon mouvant
Comme des larmes de la Lune.

Douleur de voir diminué
Son patrimoine ancien d'espérance et de rêve,
Et d'être un grand oiseau perdu sur une grève
Qui bat de l'aile, exténué !

Douleur d'avoir appris la vie,
De ne plus croire à rien des choses qu'on rêva,
Et de ne plus savoir vers quel soleil on va
Sur la pente qu'on a gravie.

Douleur, la plus grande douleur !
Éternelle douleur de douter de soi-même,
Et d'ignorer toujours si l'Art béni qu'on aime
Couronnera votre pâleur.

Devant les belles jeunes vierges
Douleur de se sentir incapable d'aimer,
Et de n'être plus chaste et digne d'allumer
Ses désirs purs comme des cierges.

Douleur dans les jardins le soir,
Quand elles vont rêvant à leurs amours prochaines
Et que leur âme en fleur monte à travers les chênes
Avec des parfums d'encensoir,

Douleur de se sentir indigne
Et qu'au lac de son cœur sali, bourbeux, obscur,
Jamais ne flottera dans des frissons d'azur,
L'innocence d'un pareil cygne !

Oh! soi-même redevenir
L'homme candide et bon de son adolescence,
Et, rentrant dans son cœur comme après une absence,
Recommencer son avenir!

AMOURS INQUIÈTES

I

Tous les escaladeurs de ciel et de nuées,
Tous les porteurs de croix, tous les voleurs de feu
Qui vont vers la lumière à travers les huées,
Cherchent dans un regard l'infini du ciel bleu.

Quel que soit leur Calvaire, il leur faut une femme !
Parfums de Madeleine, oh ! tombez sur leurs pieds !
Linge de Véronique, approchez, comme une âme,
Pour garder dans vos plis leurs masques copiés.

Combien s'en vont tout seuls dans de froids paysages
Grandis par la chimère ou cassés par l'affront !
Linge de Véronique, étanchez leurs visages,
Car s'ils vont s'y plaquer, c'est la couronne au front !

II

Oh ! bonheur ! Rencontrer une autre âme touchante
Qui dans votre abandon vous donne un peu d'amour,
Et, tous deux enlacés dans la nuit approchante,
Causer d'éternité devant la mort du jour !

Ivresse de goûter la sourdine de l'heure,
Ivresse d'être deux, qu'on veut diviniser
En mêlant tout un soir, malgré le vent qui pleure,
Des lèvres qui déjà ne sont plus qu'un baiser !

Et dans ce clair-obscur, les douloureux poètes
Interprètent leur âme et commentent leurs vœux
Et ce sont des miroirs où se mirent leurs têtes
Pour voir confusément se mêler leurs cheveux.

Comme d'une brûlure, ils ont peur de la lampe
Où leur songe de neige aurait bientôt fondu,
Et l'insecte blessé de la parole rampe,
Et l'on ne dit plus rien, sans savoir qu'on s'est tu!...

III

Parfois en plein amour on a rompu le charme;
On se blesse, on s'afflige involontairement,
Ainsi que des enfants jouant avec une arme,
Et l'on se fait beaucoup de mal tout en s'aimant.

On souffre quelques jours; puis, vaincu par l'absence,
On cherche à se revoir dans un faubourg lointain;
Mais on sent dans sa voix comme une réticence,
Et l'on sent dans son cœur quelque chose d'éteint.

On va par la grand'route où des brouillards opaques
Amassent du mystère à l'horizon qui fuit,
Tandis qu'au loin de grands oiseaux élégiaques
Sur leurs ailes de deuil apportent de la nuit!

Et tous deux, tristement, sentent que quelque chose
Quelque chose de doux est mort, bien mort en eux,
Que c'est leur pauvre amour, leur enfant frêle et rose,
Et qu'il est mort du mal des enfants trop heureux!

Qu'ils s'en vont maintenant le mettre dans sa tombe
Comme dans de l'ouate un cadavre d'oiseau;
Car depuis le matin beaucoup de neige tombe
Et sa fosse aura l'air d'un calme et blanc berceau.

On s'attendrit; la femme a de vagues reproches
En disant à mi-voix comme on s'aimait jadis;
Et douloureusement, de très lointaines cloches
Dispersent dans le soir quelques De Profundis.

IV

Mangeant des larmes et du vent
On va toujours, par la grand'route;
On s'aime encor, on pleure, on doute...
Oh! si l'amour était vivant!

Comme la neige est abondante !
Elle est silencieuse. On peut
Lui confier tout ce qu'on veut ;
C'est une sûre confidente

Qui n'a jamais rien répété,
Gardant comme une blanche idole
Le secret du vain bruit frivole
Que deux lèvres ont chuchoté.

On avance encore. Il fait morne ;
Les maisons dans le vent du nord
Ont l'air d'avoir chacune un mort...
Un garde-barrière, au loin, corne !

Et le convoi noir en passant
Avec ses vitres allumées
Arbore au milieu des fumées
Comme des linges pleins de sang.

Par la plaine mourante et nue
Il s'éloigne, d'un air fatal ;
Et son hurlement de métal
Dans l'ombre immense s'atténue.

Ses fanaux rouges dans le soir
Pâlissent bientôt et trépassent...
C'est ainsi que nos amours passent :
Convois de feu sur un fond noir !

ENNUI DE VIVRE

Quand de pâles amants, l'extase étant finie,
Ont la sensation d'une heureuse agonie
Et qu'éveillés à peine et doucement brisés
Ils sentent un vol blanc d'immatériels baisers,
Si l'aube envahissante à ce moment pénètre
C'est comme une faux d'or à travers la fenêtre
Coupant les blés du rêve et les fleurs du plaisir !

Et quand le couple triste a pu se ressaisir
Il songe, en entendant le bruit vain de la rue,
Qu'il faudra de nouveau rentrer dans la cohue,
Tandis qu'on est amer, coudoyer des gens gais,
Étreindre un peu de vent dans ses bras fatigués,
Récrire encor son nom sur les pages du livre,
Qu'il faudra de nouveau recommencer à vivre !
Et soudain, comme épris d'un rêve illimité,
Eux qui veulent, vivants, vivre d'éternité,
Les amants délicats que le jour effarouche
Dans un nouveau baiser ont rapproché leur bouche
Pour ne pas revêtir leurs manteaux, lourds d'ennui,
Et, fermant les rideaux, ils refont de la Nuit !

DÉGOUT

L'HÉROÏSME, la foi, l'enthousiasme fier
Tous ces riches métaux qui dormaient dans mon âme,
Je ne les aurai pas chauffés de rouge flamme
Pour en battre au soleil des armures d'or clair.

Les songes sont éteints qui hantaient ma mémoire :
Les noces, les berceaux balancés, les enfants,
Et le peuple escortant, par les soirs triomphants,
Les poètes pensifs qui marchent dans leur gloire !

Car la foule a fermé ses yeux aux vers si beaux
Comme des yeux d'aveugle aux étoiles tranquilles,
Pour voir les histrions publics, maîtres des villes,
Qui taillent leurs habits de clowns dans nos drapeaux.

Mais laissons la Bêtise écumer sur la plage !
Bien qu'un temps soit tragique où les Cœurs, les Esprits,
N'ont que l'activité du rêve et du mépris
Et planent, dédaigneux de s'ouvrir un sillage !

Ce sont les goëlands, songe blanc de la mer,
Vers qui cherche à monter l'insulte des écumes ;
Mais dans leur vol épars la chute de leurs plumes
Tombe comme un pardon sur l'océan amer.

PÉCHÉ

I

Péché ! Tentation du soir ! Chairs profanées,
Lampe éteinte où ne brûle aucun reste de feu,
Lèvres ne sachant plus les douceurs de l'aveu
Et s'effeuillant pour tous comme des fleurs fanées.

Chambres de volupté, rouge et flambant décor
Dont les miroirs profonds redisent la féerie,
Alcôves où la chair lamentable et fleurie
Offre son plaisir rose et nu sur des fonds d'or.

O baume du Péché ! courtisanes menteuses,
Muses des soirs mauvais, versant des élixirs
Qui sont entremetteurs d'amour et de désirs
Et du Champagne blond aux mousses chuchoteuses.

Douceur des seins s'offrant comme un coussin moelleux
Où reposer sa tête endolorie et pâle
Quand l'ivresse, à travers les vins couleur d'opale,
Fait surgir des lits d'or sous de grands rideaux bleus.

Et vers ces lits profonds, baignés d'odeur légère,
On marche, halluciné par des fantômes nus,
Et l'on va demander, dans des bras inconnus,
La minute d'oubli d'une mort passagère !

Oh ! dormir ! oublier tout ce qui peut mentir !
Les lèvres et les yeux, amante ou fiancée !
Étouffer les coups d'aile aux murs de sa pensée
Et calmer peu à peu la douleur de sentir.

C'est comme qui dirait une agonie heureuse !
On divague, on s'endort dans un énervement
Et les choses au loin flottent confusément
Dans l'aube du sommeil fragile et vaporeuse !

Et vaincu, tout un soir, dans l'ombre, sans flambeau,
On enlace une chair que le spasme importune,
Triste comme les morts caressant sous la Lune
L'ange de marbre blanc couché sur leur tombeau !

II

Mais quel retour navré dans le matin vermeil
Avec le grand dégoût d'une nuit de débauche,
Quand, parmi les rumeurs du plein jour qui s'ébauche,
L'Ame aussi s'ensanglante aux flèches du soleil !

On va comme un voleur qui s'esquive et se sauve
Ne regardant personne et longeant les murs gris ;
On sent encor sur soi de la poudre de riz
Et le reste obsédant des senteurs de l'alcôve.

Il semble qu'on épande une odeur de péchés !
Et dans le brouillard pâle où meurent les lanternes
Les passants matineux plaquent des ombres ternes
Comme des remords noirs au cœur des débauchés.

Et dans l'éloignement, sous les lueurs accrues
Qui percent peu à peu l'horizon morne et lourd,
Les premiers omnibus avec un fracas sourd
Passent en cahotant le silence des rues.

Et machinalement, par un instinct secret,
On va vers les maisons des cruelles amantes
Dont les volets fermés ont des douceurs calmantes
Et la honte n'est plus qu'un douloureux regret.

On leur fait, sans les voir, des gestes de reproches
Avec l'espoir prochain d'un amour partagé
Tandis que tout là-bas, dans le ciel affligé,
S'adoucit par degrés la tristesse des cloches !

L'EAU QUI PARLÈ

Quand le poète las s'est enivré de vin
Pour échapper un soir à son tourment divin,
Et qu'il va seul, le long des quais couverts de câbles,
Écouter l'eau qui parle en humides vocables,
Le fleuve s'allongeant est comme un corps épris
De femme qui le veut pour amant à tout prix;
Car l'eau sombre, où le ciel étoilé se reflète,
Semble avoir fait pour lui sa nocturne toilette,
Enroulant à son cou les astres par milliers
Comme d'étincelants et somptueux colliers;
Et les rayons de lune ouverts en chevelure
Épandent sur son lit leur vivante brûlure
Où le croissant s'enfonce ainsi qu'un peigne d'or.

Et telle elle apparaît dans le soir qui s'endort,
Grande Prostituée aux formes désirables
Dont la couche s'entr'ouvre à tous les misérables :
Va-nu-pieds, loqueteux, ivrognes, débauchés,
Filles-mères portant le poids de leurs péchés,
Assassins qui s'en vont vers sa froideur qui bouge
Dans l'espoir d'y laver leurs taches de sang rouge,
Artistes dédaignés aux tragiques profils
Dont un coup de folie a mêlé tous les fils
Qui tournent dans la tête aux fuseaux blancs du rêve.
Tous elle les attire, elle les veut, sans trêve !
Encor ! Toujours ! Encor ! Des amants ! Des amants !
Et, fausse, elle leur fait de sensuels serments
Qu'ils s'en iront bien loin, ses amoureux cadavres,
Voyager dans les mers, dans les ports, dans les havres,
Sentant ses baisers froids — si froids qu'ils brûleront —
Passer toujours sur eux, sur leur bouche et leur front ;
Et l'eau pour les avoir dans sa couche profonde
Entre-bâille soudain, comme un peignoir, son onde
A tous les douloureux, à tous les détraqués,
Et leur tend les grands bras de pierre de ses quais !

MÉLANCOLIE DE L'ART.

A Edmond Picard.

REFUGE DANS L'ART

Puisque l'Ennui suprême a plissé tous les fronts,
Puisque rien d'héroïque et rien d'incorruptible
N'est plus resté debout au-dessus des affronts
Et que l'Idéal meurt, le front sur une Bible,

Puisque sont morts aussi les dieux qu'on écoutait
Quand les vents de la Grèce apportaient leurs oracles,
Puisque Jésus lui-même en son ciel bleu se tait
Et semble avoir perdu la foi dans ses miracles,

Puisque la nudité de la Femme est pour nous
Un temple violé sans charme et sans surprise
Et qu'au lieu d'y plier en tremblant nos genoux
Nous l'allons traversant d'un geste qui méprise,

Puisque les grands, les purs sont dédaigneux d'agir
Et seraient lapidés s'ils en tentaient l'épreuve,
Sans pouvoir sur les fronts de la foule élargir
Le drapeau frissonnant de leur parole neuve,

Puisque c'est bien fini, puisqu'à présent encor
— Indice indénié des temps de décadence —
Devant la monstrueuse Idole au ventre d'or,
Comme au temps d'Israël, le peuple chante et danse,

Puisque c'est bien ainsi, résignez-vous, les cœurs !
Car il vous reste l'Art, temple aux portes bénies,
Monument de refuge où de rares liqueurs
Font aux songes blessés de calmes agonies.

L'Art, asile de l'âme, où les bonheurs rêvés,
Les orgueils, les amours brèves de la jeunesse
Vont se coucher, la tête en sang, les yeux crevés,
Côte à côte, dans les lits blancs de la tristesse.

Aux chevets de l'antique et durable hôpital
Voici, pour adoucir leur fièvre ou leur phtisie,
Pour les aider à vivre et pour tromper leur mal,
Voici la Sœur Musique et la Sœur Poésie.

Bonnes sœurs assistant les désirs survivants,
Leur récitant le soir des vers et des légendes,
Ou déroulant pour eux, avec leurs doigts fervents,
Des rythmes combinés en de roses guirlandes.

Bonnes sœurs leur montrant, pour leur rendre l'espoir,
Le Chef-d'œuvre rêvé, beau des douleurs divines,
Qui, comme un crucifix tout en or sur fond noir,
Leur tend les bras de loin sous un bandeau d'épines!..

L'IDÉAL

Les écoliers joueurs dans le calme des classes
Pour voler les rayons du soleil émergeant
Enchâssent dans leurs doigts, comme un piège d'argent,
Des débris lumineux de miroirs et de glaces.

Et — comme d'une cage ouverte — ont voleté
Des rayons, oiseaux d'or qui traversent les vitres,
Et partout, sur les murs, les tableaux, les pupitres,
On les voit dépliant leurs ailes de clarté.

Idéal! ô soleil par delà les nuées
Vers qui nos formes d'art, vainement remuées,
Tendent avec orgueil leurs fragiles miroirs.

Dans des ciels reculés, il a déçu nos rêves
Car nous n'en projetons que quelques lueurs brèves
Sur les murs de la vie immuablement noirs!

ART PUR

Est-il vrai que le Vers doive vêtir l'armure
Et, quittant le manoir où son orgueil le mure,
Doive, tel qu'un soldat amoureux des clairons,
Marcher dans la bataille humaine, entrer en lutte,
Et, laissant aux loisirs du camp les airs de flûte,
Faire sonner au vent, comme des éperons,
Les rimes d'or sur le pavé des strophes fières ?
— Non! le Vers doit pleurer, escorter les civières
Où les corps sont pareils à des lis teints de sang.
Il faut que pacifique, humble, compatissant,
Il aille, dédaignant la bataille futile.
Mais prenant en pitié les faibles qu'on mutile
Et ceux qui sont rompus d'avoir longtemps lutté,
Le Vers, avec des airs de Sœur de Charité,
Leur portera le soir, par la plaine assoupie,
Des mots doux, des mots blancs, comme de la charpie!

SOLITUDE

Faut-il fixer toujours ses yeux mélancoliques
Tel qu'un prêtre pensif — sur les choses de l'Art,
Tel qu'un prêtre qui reste agenouillé très tard
Dans son église froide, à veiller des reliques ?

Faut-il laisser fleurir les fleurs dans son jardin
Pour conquérir la gloire à travers les risées ;
Faut-il laisser passer l'Amour sous ses croisées
Et perdre un bien réel pour un rêve incertain ?

Faut-il se murer vif et s'empêcher de vivre ?
Et, comme en une forge en feu, faut-il verser
Tous les métaux de l'âme au creuset de son livre ?

— Vis seul. C'est un temps dur d'épreuve à traverser,
Mais fais ce sacrifice à ta sublime envie :
Pour vivre après ta mort, sois donc mort dans la vie !

RENONCEMENT

Loin des villes, des quais, des marchands et des grèves,
Mon vaisseau revenu des plus lointains climats,
Pour que rien ne se mêle aux songes de ses mâts
S'isole dans la mer qui respecte ses rêves.

Aucune cargaison n'en a rempli les bords,
Il n'a jamais connu le feu des abordages,
Et met tout son orgueil à laisser ses cordages
Reposer sur le pont comme des serpents morts !

Mon navire inutile et superbe sommeille,
Sans que jamais pour un trafic il appareille
Vers quelque port lointain entrevu dans le soir.

Et seul, sans matelots, ayant cargué ses voiles,
Il dérive au milieu d'un mirage d'étoiles
Dans une mer propice à son grand nonchaloir !

LA PASSION

Je dis comme le Christ au Jardin des Olives :
« O Seigneur, mon âme est triste jusqu'à la mort ! »
Ayant beaucoup souffert, je n'ai pas de remord,
Quand je trouve, le soir, que mes mains sont fautives.

Parfums de Madeleine, où vous répandez-vous ?
Il est enfui le temps où ma belle Jeunesse
Passait — comme Jésus monté sur une ânesse
Et sentant des rameaux caresser ses genoux.

Seigneur ! J'entends hurler une foule barbare !
Déjà plus d'un Judas m'a baisé sur le front
Et je sens dans mon cœur que ma Croix se prépare.

Mais, pour souffrir la haine et supporter l'affront,
Seigneur, donnez-moi donc cet espoir de revivre
Dans la mélancolique éternité du Livre.

VEILLÉE DE GLOIRE

Quel orgueil d'être seul à sa fenêtre, tard,
Près de la lampe amie, à travailler sans trêve,
Et sur la page blanche où l'on fixe son rêve
De planter un beau vers tout vibrant, comme un dard.

Quel orgueil d'être seul pendant les soirs magiques
Quand tout s'est assoupi dans la cité qui dort,
Et que la Lune seule, avec son masque d'or,
Promène ses pieds blancs sur les toits léthargiques.

L'orgueil de luire encor lorsque tout s'est éteint :
Lampe du sanctuaire au fond des nefs sacrées,
Survivance du phare au-dessus des marées
Dont on ne perçoit plus qu'un murmure indistinct.

L'orgueil qu'ont les amants, les moines, les poètes,
D'être en communion avec l'obscurité,
Et d'avoir à leur cœur des vitraux de clarté
Qui ne s'éteignent pas pendant les nuits muettes.

Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,
A noter des vers doux comme un accord de lyre
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront !

TABLE

Prologue 3

CHOSES DE L'ENFANCE.

La ville du passé 9
La maison paternelle 11
Le berceau 14
Les jardins 16
La prière 19
Communiantes 21
Charme du passé 24

Collège ancien. 25
Matins joyeux 27
L'horloge. 28
Promenade. 30
Litanies 33
Premiers beaux vers 36
Départ. 39

PREMIER AMOUR

Premier amour. 45
Ses yeux. 48
Mysticisme. 49
Promenade. 52
L'eau qui parle. 54
I. Les rivières. 54
II. Les ruisseaux. 56
Litanies d'amour. 58
Nocturne. 63
Fin du rêve. 64
Départ 66
Lune consolante.. 68
Refrain triste 70
L'absence. 72
Chanteuse d'oubli. 73
Douceur du souvenir 75
Choses fatales 76

SOIRS DE PROVINCE.

Seul 79
Les orgues. 81
Béguinage flamand. 83
Vieux quais 87
La pluie 90
Dimanches. 92
Brouillard 95
Dans les banlieues 98
Les cloches. 102
Processions 105
L'eau qui parle. 109

LES JOURS MAUVAIS.

La mort de la jeunesse. 115
Les solitaires. 116
Rendez-vous tristes. 120
Analyse 123
L'âme des bons. 126
Nostalgie de jeunesse blanche. 129
Amours inquiètes. 132
Ennui de vivre. 138

Dégoût 140
Péché 142
L'eau qui parle 146

MÉLANCOLIE DE L'ART.

Refuge dans l'art. 151
L'idéal 154
Art pur 155
Solitude 156
Renoncement 157
La passion 158
Veillée de gloire 159

FIN

Imprimerie Émile Colin, à Saint-Germain.

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

NOV 20 2006

UO 05 DEC 2007

PQ 2388 .R413J4 1886
39003 002402260

CE PQ 2388
.R413J4 1886
COO RODENBACH, G JEUNESSE BLA
ACC# 1226397